

Décentralisation

ADMINISTRATION :

GUIGNOL II,

Rédacteur en chef.

RÉDACTION :

I

II

III



Indépendance

BUREAUX

Cours de Brosses, 11, à l'entresol.

De 2 heures à 4 heures.

DÉPÔTS :

A LYON, chez tous les Libraires;

A PARIS, chez Lucien Marpon
Galeries de l'Odéon.

Paraissant le Dimanche

JOURNAL DE GNAFRON

Cousin de GUIGNOL

Concours Musical

GNAFRON ouvre un tournoi aux compositeurs de Lyon et autres villes.

Il s'agit de faire la musique de La LYONNAISE (marseillaise du 19^e siècle).

publiée dans le numéro 13 du journal.

GNAFRON s'engage à éditer l'œuvre musicale qui sera reconnue la meilleure.

Parait tous les Jeudis.

LA LANTERNE MAGIQUE

BINETTES LYONNAISES

CAQUE-NANO, rédacteur en chef;

LABASSET, directeur-gérant;

MOUSSIER et A. GAILLARD, dessinateurs.

Journal illustré, avec chansons et musique inédites.

La Cour impériale a renvoyé à lundi prochain l'appel interjeté par notre gérant, M. CHARNAL et M. PORTE, imprimeur, du jugement rendu le 30 septembre dernier par le tribunal correctionnel.

M^e TRUCHARD-DUMOLIN plaidera pour M. CHARNAL et M^e HERMAN SABRAN pour M. PORTE.

LA CONCURRENCE est l'âme du Commerce.

A cette adresse, rue Impériale, les ennemis de la décentralisation lyonnaise, trouveront un grand assortiment de sifflets à l'occasion de la première représentation de la Bannière San-

glante, drame inédit, en 5 actes, d'un de nos compatriotes.

La pièce sera jouée aux Célestins, au bénéfice de Mme Abit, le 29 novembre.

5^{me} DE GUIGNOL

AUX GONES DE LYON.

Z'enfants?

Gn'a pas, mais y faut que je pistographie un M'ssieu qu'esse plumassier et que fait dans les journaux à trois sous.

Hardi, Denis! saute dans la rivière, fais li voir comme t'esse musculeux au beau sexe, que n'a de frimousses qui te chatouillent agriablement, et que tire une langue à t'n'intention comme la Zémire qu'a perdu son Azor.

Te gaffes. souffle, fais tes agotiaux, te ne sais donc pas najotter? l'esse pourtant ben un gone z'esquepert. Oh! que si, te sais ben faire la planche.

Mais, que t'es chenu! Ne buges pas que je te pistographie ton portrait à l'huile; quel est ce miroir? O z'enfants, un vrai melon de Villerbanne que fait la vogue! C'tte boulette qu'a de lucarnes de matou pour quinquets, de vrais z'œils de gate! et ce picou sentimental? on dirait le bout d'une navette. Son portail, c'est la gueule d'un four à réverbère ousqui gn'a la chandelle du progrès en guise de soleil. N'en vela une éclipse!

Nom da rat! Toi et ta bande, vous n'êtes pas rien de tatagolets pour l'œuvre humanitaire!

T'es t'un merle spirituel qu'a aussi de belles plumes que font ficler l'encre su le papier, que si les gones s'en relichent les babines de tes articles faut qui soyent bigrement devenus borgnasses. Te pourrais ben ligner avec les mord-à-pêche. Ta barbe? on dirait deux tranches de beurre frais.

Ne souffle plus, tu envoies de postillons par les fontes, si ben qu'y te ramènent de mamis que n'entendent pas qu'on les bagasse. Pauvre gana-che, te joues de malheur.

Vela ce qui n'en est.

Gn'a deux particuyers que m'ont écrit tout à l'esqueprès pour te clouer le batillon par manière de douceurs.

D'abord le mimero 1 :

Lyon 13 octobre 1865.

Mon vieux Gnafron.

Si ta trique n'est pas rouillée, touche donc le banc d'hutres du Grand-Théâtre : P... qui parle tout haut pendant que l'artiste, qui lui est antipathique, chante en scène; ce vieux M..., bête comme une oie qui apnie les dires de l'autre; le petit T..., cet italien, fat et hargneux, qui fait plus de bruit qu'il n'est gros; G... qui veut que chaque artiste qui arrive dans notre ville aille solliciter son appui; le beau L... ci-devant jeune homme qui fait partie du conseil des cinq, et qui ferait mieux de vendre son calicot; n'oublie pas non plus le greffier qui transcrit le jugement de ces hommes terribles, tu le connais, c'est le beau rédacteur du...

TROIQUET.

Y paraît que t'esse un vrai t'ami de le z'ares et que te ty connaises.

Mimero 2 :

Reluque-moi ça, que me dit c't'autre, que

c'est pas rien un artignol que sent la panne
puisque c'est z'un baron :

N... 30 Octobre 1865.

M. le Rédacteur en chef du GNAFRON :

«
Avez-vous vu, mon cher Monsieur, l'empressement qu'a
mis ce fameux journaliste à insérer ma lettre? Et avez-
vous bien su en deviner la cause? C'est qu'à ma lettre
était annexé un petit poulet, dans lequel je lui annon-
çais que si dans les quarante-huit heures ma réponse
n'était pas insérée dans ses colonnes, je partirais immé-
diatement pour Lyon, afin d'obtenir la réparation que
j'étais en droit d'exiger de lui..... »

baron . . .

Hein! ça te la coupe, cadet!

Buge donc pas, ganache! Y paraît que t'es t'un
gone qu'a z'a eu une crâne favette, si fort que ça
n'en faisait fiageoler tes picarats! Te dois pas mal
digérer un paquet de gonfles de carpes, toi
qu'esse molasse; c'est un héritage de famille.
C'est là ton titre de noblesse.

Et tes guibolles, on dirait qu'elles ont été cor-
piées su les arcades du vieux pont Tirsitt; non
da rat! t'as de ben gros moleïs, te ferais un cheru
suisse dans ta paroisse.

Et ces pattes que sont au bout de ces bras
de salades, quand ça crache su le papier de fari-
boles qu'ont de chic, te fais un varlope si che-
nuse que la bargeoise en fait la grimace.

Pour que te soyes ressemblant, effeuille c'tte
marguerite, ça complètera ton portrait.

Te sais, cadet, si t'y tiens, je te changerais ton
melon de bois par la pisthyque.

Je sis toujours à ton service pour toi et les
tiens.

GUIGNOL II.

GNAFRON EN COLÈRE.

*Gnafron, qui a quitté son tablier et son tire-pied, est
couvert d'une blouse, tachée de graisse et noircie de
poussière de charbon. Il paraît brisé de fatigue; il s'est*

FEUILLETON DU JOURNAL LE GNAFRON.

LE TEINTURIER DE LYON*

XVI.

Avant de poursuivre notre narration; nous essayerons de présen-
ter au lecteur un tableau de la localité, trop peu connue, qui doit servir
de cadre et de théâtre aux incidents dramatiques de notre récit :

Le pays de Salzbourg, en Autriche, est une partie de la Bavière
appartenant à l'ancienne Norique. Salzbourg est la Juvavia des Ro-
mains. Ces derniers portèrent dans ces contrées sauvages la
culture et les arts. Ils y découvrirent les mines d'or de Gostein et
celles de sel de Hallein. L'irruption des Goths détruisit ces établis-
sements. Saint Ruppert, évêque de Worms, qui vint prêcher la foi
en Bavière et y convertit le duc Théodon, en obtint la place où les
ruines de Salzbourg existaient encore avec un rayon de deux milles
attenant. Conséquemment les salines de Hallein se trouvèrent com-
prises dans cette étendue. Charlemagne éleva les évêques de Salz-
bourg à la dignité d'archevêques, et leur fit des concessions immen-

(*) Voir les Nos 6, 7, 8, 10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16 du
journal.

*accroupi au pied d'un mur, dans les prés de la Guillo-
tière, et semble sommeiller. Arrive Longue-Alène, qui
fait de vains efforts pour le réveiller.*

LONGUE-ALÈNE.

Eh quoi! tu dors, Gnafron, quand triomphe le vice?

GNAFRON, *sommeillant à demi.*

Le monde est ainsi fait, il court au précipice.

LONGUE-ALÈNE.

Il est vrai que certains nous ont très-mal jugés;
Mais nous l'avions compris, avant d'être engagés
Dans ce hardi combat que nous livrons au vice;
Eh! que m'importe, à moi, qu'un coquin me maudisse!...

GNAFRON.

Le vice, de tout temps fut fort et orgueilleux;

Or, l'attaquer en face est toujours périlleux;

Le taré, l'exploiteur et la femme vendue,

Le Tartuffe béat, à l'âme corrompue,

Craignent trop le grand jour qu'apportent nos écrits

Pour ne pas étouffer notre voix sous leurs cris.

*A ce moment apparaissent trois hommes, très comme il
faut; Gnafron se réveille et les aperçoit; il se redresse;
ses yeux lancent des éclairs terribles. C'est alors que
ceux qui s'avancent reconnaissent cet incorruptible
Juge; ils veulent fuir; mais il est trop tard; la vue de
Gnafron les fascine.*

LONGUE-ALÈNE, à Gnafron.

Eh bien! vois ces gens-là! Sens-tu ton feu renaître?

GNAFRON.

Oui, ce sont nos patrons avec leur contre-maitre.

Devant mon tribunal, je vous cite, approchez!

Nombreux sont les méfaits qui vous sont reprochés.

Toi, d'abord, *Renégat*, dans ta grande opulence

Tu n'as jamais compris ce qu'était l'indigence?

Tu n'as jamais pensé que toutes tes splendeurs,

De l'ouvrier honnête engouffraient les sueurs?

Pourtant, tu dois sentir par ta propre détresse

Combien doit être amère et sombre la tristesse

Du pauvre travailleur, lorsque, tout harassé,

Par ses maigres enfants il se voit embrassé;

Ils disent, sans songer à sa souffrance vive :

— « Pourquoi, père, fais tu notre part si chétive?

« Tu travailles beaucoup, pourtant nous avons faim;

« Est-ce que ton travail n'est pas pour nous du pain? »

LE N° 1.

Si dans mes ateliers j'entends l'économie,

Si l'on me voit gérer avec parcimonie,

Ma maison fut toujours ouverte aux malheureux;

Je les ai secourus, l'on me dit généreux;

Le clergé rend justice à mes œuvres pieuses

Et dit que mes vertus sont des plus précieuses.

Dieu, qui sonde les cœurs, voit mes intentions.

ses, de sorte que les biens de l'archevêché s'étendaient en Autriche,
Carinthie, Tyrol et Bavière. L'ambition succéda à la première humi-
lité et entraîna des guerres qui ont enlevé à l'évêché de Salzbourg
une grande partie des concessions qu'il avait eues ou des usurpa-
tions qu'il avait faites.

Le pays de Salzbourg, par la paix de Presbourg, fut cédé à l'Au-
triche.

C'est à Hallein, ville située à trois lieues de Salzbourg, sur les
bords de la Salza, que sont les fameuses salines qui s'étendent dans
un espace de plus de six lieues en ligne droite.

On monte, en partant de Hallein, pendant trois-quarts d'heure,
une montagne assez élevée, le Dürenberg, et qui offre les points
de vue les plus pittoresques. Toute cette chaîne de montagnes qui
traverse le pays dans les environs de Salzbourg, est calcaire et four-
nit de très-beau marbre.

A l'endroit où l'on pénètre dans la mine on a creusé les galeries
dans des couches de marbre qui ont jusqu'à 1,000 pieds d'épais-
seur. Le point où l'on entre dans la mine est à environ 2,000 pieds
d'élévation au-dessus du niveau de la Salza.

La première galerie où l'on entre est horizontale, et on vous y
introduit sur de petits chariots à quatre roues traînés par des mi-
neurs.

GNAFRON.

Exploiteur! c'est assez de profanations!

L'ouvrier n'entend pas qu'on lui fasse l'aumône;

Mieux vaut un bon patron que l'exploiteur qui donne!

Car celui qui mendie est souvent paresseux,

Hypocrite, rampant, gourmand et vaniteux,

Bien souvent l'on a vu des hommes de courage,

Après s'être épuisés sur un pénible ouvrage,

A peine être nourris, à peine être vêtus,

Quand tous ces mendiants, qui semblent abattus,

Qui pleurent lâchement une plainte dolente,

Font montre en d'autres lieux d'une mise insolente.

Au tour de ton complice, avance... Quant à toi,

Lorsque viendra la mort, que feras-tu? Dis-moi,

De ton or? Tu pâlis? De cette sombre reine

Tu n'éviteras pas la faux républicaine!

Quoi! peux-tu pour cet or que l'on emporte pas

Te donner tant de mal et tant de lourds tracas?

Je t'ai vu bien souvent, pendant les nuits glacées,

Tant l'âpre amour du gain a toutes tes pensées,

Venir à l'atelier fouiller le vieux charbon

Pour voir, s'il s'en trouvait qui fût encore bon;

Ensuite tu pesais le fer et la ferraille;

Alors tu t'écriais : — « O la vile canaille!

« On gaspille mon fer, mais ils me ruineront!...

« Non, non, sur le salaire ils me compenseront! »

Et tu te rattrapais, car la solde venue

Tu n'oubliais jamais la dure retenue

Faite sur un salaire on ne peut plus mesquin;

Mais où ne conduit pas l'aveugle amour du gain?

LE N° 2.

Pour gagner, il faut bien qu'on se montre tenace;

Si vous connaissiez bien la vile populace,

Vous diriez que j'agis dans son propre intérêt :

Quand ça se sent deux sous, ça court au cabaret,

Ça s'y soule en buvant une affreuse teinture,

Et souvent les enfants manquent de nourriture.

GNAFRON.

Tais-toi, triple Harpagon! tais-toi, vil imposteur!

Penses-tu nous tromper, dis, calomniateur?

Il te sied bien, morbleu! d'excuser ta sottise,

En prétendant ainsi que l'ouvrier se grise;

Que pour le cabaret il laisse sa maison!

Donc, il faut l'exploiter?... O la bonne raison!

LONGUE-ALÈNE, au n° 2.

A ton âge pourtant la saine adolescence

Rêve fraternité, gloire, amour, espérance;

Voyons, par quel travers et pour quel châtement,

Dis, tu te fais subir un semblable tourment?

De ton âge, crois-moi, suis la douce habitude,

De l'avare vieillard fuis la décrépitude,

Tu t'en trouveras mieux; sois juste, généreux;

Ordinairement, cette course se fait en assez grande compagnie.
Chacun porte un flambeau, et, quand la file est longue, cela pro-
duit dans les souterrains un tableau qui aurait quelque chose d'im-
posant et de funèbre, si la gaieté des voyageurs ne donnait ordinairement à cette procession une physionomie faite pour bannir toute
idée mélancolique.

Il y a, dans les mines de Hallein, quatre grandes échelles ou
couloirs, qui vous conduisent successivement jusqu'au plus profond
de la mine. Elles sont séparées par des galeries et des salles qui
forment comme autant d'étages.

Quand vous avez descendu les quatre échelles, vous vous trou-
vez à 4,600 pieds sous terre.

A chaque étage de cet étonnant édifice souterrain, vous voyez le
sel gemme qui s'offre dans les parois des galeries, tantôt en sillons
ou couches interrompues, tantôt en masses divisées.

La gangue du sel est toujours une espèce de roche argileuse
très-molle, où quelques fois vous trouvez du muriate et du sulfate
calcaire. La manière d'extraire le sel de cette montagne est
celle-ci :

On a creusé d'immenses salles d'une étendue et d'une forme irrégu-
lière et différente. Les parois et le plafond de ces salles sont tou-
jours de cette argile chargée de muriate de soude ou de cette der-

Tu verras qu'il est doux de faire des heureux ;
Ton amour pour ton or, qu'il soit pour une femme ;
Ce noble sentiment élèvera ton âme !
Jeune homme, vers le bien il te faut revenir.

GNAFRON, à *Longue-Alène*.

Ca, mon vieux, ton sermon va-t-il bientôt finir ?
De tous ces exploiters tu connais peu l'engeance
Pour prodiguer céans une telle indulgence.

(*Se ravisant.*)

Soit, essayons, voyons si l'on peut les changer ;
Mais si notre douceur ne peut les corriger
Je les irai chercher jusqu'au sein de la terre,
Pour leur faire éprouver ma trop juste colère !

(*S'adressant au n° 3.*)

Quant à toi, gros ventru, qui leur sert d'instrument,
Bientôt tu recevras aussi ton châtiement !

MANICLE.

LANTERNE MAGIQUE DE GNAFRON.

PIÈCE CURIEUSE !

POUDRE-DE-RIZ.

Poudre-de-riz ne vous est pas inconnu. Vous avez dû souvent le voir à Bellecour.

Voici son signalement :

Toujours guindé, il singe le genre aristocratique.

Tête sortant des mains du coiffeur.

Figure imberbe, la poudre de riz remplace la barbe.

Cou serré dans le carcan de la mode.

Nœud de cravate savamment étudié et maintenu par douze épingle.

Poudre-de-riz, toujours irréprochablement ganté, s'absent de porter d'autre odeur que la sienne; disons qu'elle embaume comme la pelure veloutée de Camélia Camelus, le rédacteur, pas la lorette.

Le reste de la toilette est en harmonie avec les accessoires.

Jusqu'ici cet imberbe ne vous semble que ridicule; ce ne serait rien s'il n'ajoutait à cette légère faute d'orthographe l'hypocrisie la plus franche.

Il est tellement fât que se croyant au dessus de tout le monde, il écrase et dénigre son prochain pour s'en faire un piédestal.

Poudre-de-riz vous fait force compliments quand il vous rencontre; mais il *siffle en jésuite* et vous déchire à belles dents dès qu'il est sûr que vous ne pouvez l'entendre.

Il prétend qu'à Lyon il n'y a pas un seul musicien de sa force. Talberg même ne lui va pas à la cheville.

nière substance elle-même en masses considérables et presque homogènes. On introduit dans ces vastes réservoirs de l'eau douce, que l'on fait venir des sources intérieures, par des canaux pratiqués à cet effet. On en bouche les issues avec soin, et on remplit d'eau les salles jusqu'à leur comble.

On laisse séjourner cette eau six semaines, plus ou moins, dans ces réservoirs. Son action dissout les parties salines attachées aux parois qu'elle baigne. Ces particules salines forment une véritable saumure. Par des conduits ménagés vers l'entrée des salles, on s'assure du degré auquel l'eau est imprégnée du muriate de soude, et lorsqu'il est suffisant, on ouvre les tuyaux pratiqués dans le fond de ces réservoirs, et l'eau salée s'écoule par ces tuyaux jusque dans les bassins où elle est soumise à d'autres opérations avant d'être versée dans les cuves où on la fait bouillir pour en obtenir le sel pur.

L'eau, en s'imprégnant des particules salines de la roche qui compose les parois des salles où on l'introduit, enlève successivement des couches de ces parois, de sorte que le plafond, qu'on appelle le ciel, s'élève gradativement. Mais, les parties argileuses que l'eau a également détachées de la masse de la montagne, se précipitent au fond et y forment des couches qui en élèvent le niveau dans une progression plus considérable, vu leur moindre degré de

L'esprit de Poudre-de-riz n'est rien qu'une éponge qui prend celui des autres; mais qui est bien vite à sec. Alors notre Cocodès vidé bavarde à tort et à travers et invente de petites canailleries dont il habille généreusement même ceux qui lui sont parfaitement inconnus.

Il dîne tous les jours d'une réputation de femme mariée et d'une jeune fille.

C'est très-heureux pour les familles qu'il ne fasse que deux repas.

Les imbéciles peuvent craindre ce Croquemitaine de réputations; mais ceux qui ne sont pas ses dupes, prétendent qu'il agira prudemment en rengeant au plus vite ses allures régences.

III.

DIALOGUE DES MORTS

LE PÈRE COQUARD. — Eh bien, Poupoule !

LA MÈRE COQUARD. — Eh bien ! je vais te poser des problèmes; nous allons voir si tu fais des progrès. Dis-moi, quand tu as coupé une pomme en quatre, comment l'appelles-tu ?

LE PÈRE COQUARD. — Oh ! je la mange bien sans la peler.

LA MÈRE COQUARD. — Tu ne me comprends pas; je vais te poser ça autrement. Que reste-t-il de la pomme quand elle n'est plus qu'au quart ?

LE PÈRE COQUARD. — Eh ! quand elle n'est plus... elle est bien dans mon ventre.

LA MÈRE COQUARD. — Il reste un quartier, imbécile !

LE PÈRE COQUARD. — C'est juste, celui qui se trouve dans mon gosier; la pomme d'Adam.

LA MÈRE COQUARD. — Et ce problème-ci, le sauras-tu ? Quand on ne sème rien sur une route, qu'est-ce qu'il y vient ?

LE PÈRE COQUARD. — De l'herbe, je pense.

LA MÈRE COQUARD. — Il y vient des chars, donc.

LE PÈRE COQUARD. — Des chardons, j'allais le dire; ce n'est pas bien mauvais à manger; un peu piquant, peut-être.

LA MÈRE COQUARD. — Tu m'impatices, à la fin. Sais-tu quelle différence il y a entre un âne et toi ?

LE PÈRE COQUARD. — Ma foi, je n'en vois pas du tout.

LA MÈRE COQUARD. — Il y en a une cependant: vous êtes bêtes tous les deux, mais l'âne l'est sans lanterne.

Le 10 juillet (1865), à l'Alcazar, avait lieu la distribution des prix de l'Enseignement professionnel. La durée des cours avait été de deux mois.

capacité, de sorte qu'on est obligé d'enlever en partie cette argile et de la faire sortir hors de la mine.

Pour y parvenir, on la transporte dans des brouettes jusqu'à un puits profond de 1,500 pieds, creusé dans la montagne; on l'y précipite, et une eau courante dirigée à dessein, la délaie et l'entraîne aussitôt par une ouverture hors de la montagne.

De cette manière, on conçoit que le niveau de ces salles ou bassins monte successivement, et qu'ainsi, par la seule action de l'eau, on déplace toutes les parties constitutives de la montagne où on la renferme, et que l'on convertit en sources salées la roche de sel dont elle est composée.

Il arrive donc qu'à la fin les places s'épuisent et ne fournissent plus, si ce n'est qu'après de longs espaces de temps, la même quantité de sel. Alors, on en forme d'autres, et le foyer salin est si immense, que, depuis des siècles, à peine on s'aperçoit de quelque diminution dans les produits des mêmes localités.

On ne remplit d'eau les chambres qui viennent d'être décrites que tous les trois ans, pour qu'elles puissent réparer leurs pertes au moyen de la végétation saline. Comme leur niveau a été changé par l'élévation du ciel et par celle du sel, il faut élever à proportion les galeries qui y conduisent.

Rien n'est plus beau et plus imposant que le spectacle de ces vas-

Un des professeurs donnait à grand renfort de grosse-caisse des médailles (argent et bronze) et des mentions honorables.

Un sieur *Burlat*, tisseur, avait été chargé par le Conseil de lire au nom des élèves une adresse dont voici le texte :

« Hommes généreux qui avez fondé l'enseignement, « merci; merci à vous, monsieur Arlès-Dufour; merci « à vous, monsieur Henri Germain; merci à vous, mon- « sieur Perdonnet, merci, etc., etc., etc.

« Merci en notre nom, merci au nom de mes enfants, « merci au nom de la postérité, etc., etc., etc. »

Or, la dernière affiche de Rossignol-Rollin contient ces mots: *Merci, Lyon!*

Nous apprenons à l'instant, d'une personne bien renseignée, qu'un procès en contre-façon va être intenté à M. Rossignol-Rollin, pour reproduction non autorisée du magnifique discours prononcé par le sieur *Burlat*, ayant pour sujet: Proposition, Exorde, Narration, Réfutation, Confirmation et Péroraison. *Merci, merci, merci, etc....*

Notre Gérant au Sifflet.

(Suite.)

On lit dans le *Sifflet* :

— « M. Charnal, qui s'appelait alors M. de Charnal, rengaina les *Ecumeurs de Paris*, refusés en échange de la *Belle-Epicière*. »

M. Charnal, qui s'appelait alors M. de Charnal?... Les charitables loustics du *P...*, non du *Sifflet*, demandent pourquoi j'étais M. de Charnal, à Paris.

Parce que mon père a été successivement paysan, soldat du premier empire, brigand de la Loire et toilier à Lyon, ce de vous paraît exorbitant, Messieurs ?

Voulez-vous me dire où est aujourd'hui l'ancienne noblesse, la vraie ? Sortie du peuple, elle est retournée à sa source.

Par mon père et ma mère, enfant de la Franche-Comté et du Dauphiné, pays qui virent de singulières métamorphoses de fortune, si je me suis appelé à Paris de Charnal, c'est que probablement j'en avais le droit.

J'irai plus loin: je dirai que si je m'appelais, par exemple, Golo, Abel ou bien Ratapoil, que mon nom me déplût, je suivrais l'exemple de Guers, l'illustre Balzac, l'auteur des *Lettres*, de M. de Voltaire (Arouet), de M. de Molière (Poquelin), et d'une foule de gens d'esprit.

tes souterrains, de ces galeries où l'on admire partout l'audace et l'industrie de l'homme, où tout forme un ensemble magique.

C'est un spectacle admirable ! Lorsque j'y fus introduit, à la lueur sombre des flambeaux, mon œil ne pouvait atteindre le terme de ces longs canaux souterrains, qui semblaient être les avenues de quelque temple consacré aux divinités infernales.

Or, dix jours après la mort de M^{me} Aubertin, un élégant coupé de voyage, venant de France et suivi d'un fourgon, traversa la ville de Salzbourg et s'arrêta devant la porte de l'ancienne résidence des barons de Moll; cette maison, par suite de la mort du dernier descendant de cette famille, appartenait par héritage à un parent éloigné qui la louait pendant l'été à quelque étranger.

Une jeune femme descendit du coupé, derrière lequel se tenaient sur un siège à capote une camériste et un valet de chambre. D'autres personnes avaient leur place dans le fourgon de suite.

Cette étrangère était la marquise d'Angelo.

de C...

(La suite au prochain numéro.)



Quant Arouet s'est appelé Voltaire, il songeait à dominer son siècle, et voilà une prescience qui domine toutes les audaces.

D'ailleurs, MM. du P..., non du *Sifflet*, ont été mal renseignés. Ils ne connaissent pas tous les pseudonymes, avec ou sans particule que j'ai pris depuis quinze ans; la liste en serait trop longue, ainsi que celle de mes ouvrages signés de la sorte.

Je répondrai en outre, à ceux qui prétendent que ma basse roture a cherché à se décrasser, par cette opinion de M. de Montalembert, formulée dans sa lettre toute confidentielle à M. Dupin aîné :

« Pour moi je connais plus, en France et dans le monde, que deux castes ou classes : celle des gens de cœur, d'esprit et d'honneur, que l'iniquité révolte, qui croient à la conscience, à la liberté, à la dignité de l'honnête homme; et celle des courtisans de la peur, de la force et du succès, qui exploitent et entraînent les masses au détriment de toutes les supériorités légitimes, et par le seul appât des profits matériels et de la jalousie assouvie... Entre ces deux castes, je suis bien résolu à rester toujours de la première, et il me déplaît de.... »

Vous avez été un des maréchaux de cette armée parlementaire où j'ai servi quelque temps avec vous et dont le drapeau m'est resté cher. C'est sous ce drapeau que j'ai contracté l'habitude de dire ce que je pense, toutes les fois que cela m'est possible. Pardonnez donc à ma philippique, qui se ressent de cette mauvaise habitude, et n'en croyez pas moins à mon cordial dévouement et à ma haute considération. »

« CH. DE MONTALEMBERT. »

Pour en finir sur ce point; je dirai qu'avec ou sans particule, mon nom a la même valeur.

CHARNAL-CAQUE-NANO.

(Suite au prochain numéro.)

GLOIRE AU TRAVAIL

Air : des Trois Couleurs.

Gloire au travail ! Sans lui tout serait cendre ;
Le champ de blé perdrait son manteau vert ;
Dans le néant, il faudrait redescendre ;
Le monde entier deviendrait un désert.
Que verrait-on ? l'homme à l'état sauvage,
Et sur le globe un spectacle d'horreur.
Français, toujours, répétez d'âge en âge :
Vive à jamais l'immortel travailleur !

Inclinons nous, voici le vieil Homère,
Poète âgé de plus de trois mille ans ;
Littérateurs, en lui voyons un père,
Par ses leçons grandiront nos enfants.
Plustard Virgile, ornant la cour d'Auguste,
Du genre humain pressentit le bonheur.
Croissez lauriers sur leur sépulture auguste ;
Vive à jamais l'immortel travailleur !

Oui, Raphaël fit palpiter la toile ;
Paganini pleurer son violon ;
Le grand Colomb un jour mit à la voile,
Un nouveau monde éternisa son nom ;
Volta forma sa merveilleuse pile ;
Franklin vainquit le tonnerre en fureur ;
Et Guttemberg n'est pas le moins utile ;
Vive à jamais l'immortel travailleur !

Parmentier vint, philanthrope héroïque,
D'un second blé doter l'humanité ;
Au grand Jacquard Lyon, la ville antique,
Doit sa splendeur et sa célébrité ;
Honneur à vous, travailleurs intrépides,
Soldats de Dieu, dignes d'un sort meilleur,

Du bien public vos cœurs étaient avides ;
Vive à jamais l'immortel travailleur !

Entendez-vous le bruit de l'eau bouillante ?

Fulton, Papin et Salomon de Caus,
Grâce à vos soins la vapeur triomphante
Vole sur terre et sillonne les flots.

Vous aviez donc des volontés divines
Pour dire à l'eau : — Marche, élément réveur,
Obéis-nous, rends les cités voisines ?
Vive à jamais l'immortel travailleur !

Voici Cornelle et l'illustre Molière,
Le doux Racine et le piquant Boileau,
Jean Lafontaine et le brillant Voltaire,
Puis un grand cœur, le sensible Rousseau ;
Plus près de nous sont trois profonds génies,
Chateaubriand, Lamennais, fier penseur,
Et Béranger, trio d'âmes choisies ;
Vive à jamais l'immortel travailleur !

Ces paladins, Nature grandiose,
Ont combattu pour ton éternité,
Par leurs travaux tout se métamorphose,
Les durs métaux, les champs et la cité.
Pour le travail un saint transport m'anime ;
Viens l'affranchir, ô divin Créateur,
Ou donne à l'homme un vouloir unanime !
Vive à jamais l'immortel travailleur !

PIERRE FONTERET.

A L'AILL

Un chasseur malheureux s'adressait ainsi à la dame de ses pensées :

— Pour vous, Madame, vous chassez plus heureusement que moi, et la bête ne peut vous échapper, il n'est point de réduit qui puisse mettre un pauvre cœur à couvert de la meute de vos attraits; vous en avez pour le lancer, vous en tenez en laisse-courre. Il faut qu'il se rende. Je vous avoue que le mien est aux abois; vos deux beaux yeux sont deux piqueurs qui ne lui donnent point de quartier; tous vos chiens sont sur moi; et j'expire si vous ne sonnez le rappel ou si vous ne me faites grâce.

..

Un pharmacien qui sollicitait aux pieds d'une dévote, sa cliente, l'honneur d'allier son pilon à son livre de messe, lui dit :

— Il ne serait pas juste que le miel que j'ai employé pour votre santé se tournât en absinthe, pour moi et tandis que je travaille à évacuer votre mal, je me visse suffoqué par celui que vos beaux yeux m'ont fait. Oui, ces beaux yeux ont si vivement seringué l'amour dans mon cœur que je mourrais de suffocation si la déclaration que je prends la hardiesse de vous faire ne servait de ventouse à cet amour; il ne tiendra qu'à vous de me rendre le plus heureux pharmacien de Lyon; et, si vous agréez l'hommage que je vous fais de toute ma pharmacie, soyez persuadée que, quoiqu'il soit fort difficile qu'on n'avale de temps en temps quelque pillule amère dans le mariage, vous n'en trouverez chez moi aucune qui vous fera aller.

..

La même dévote, courtisée par son Esculape, reçut de lui la déclaration suivante :

— Serez-vous toujours une malade révoltée contre votre médecin? Refuserez-vous encore longtemps la potion matrimoniale qu'il vous tient préparée? Son oppression de cœur ne causera-t-elle jamais une petite palpitation au vôtre? Vous verrai-je toujours dans une incurable

constipation de tendresse? Et le doux miel de mes soumissions ne peut-il mêler d'alcalis aux acides malins de votre aversion?

Nous recevons de M. Paul Ducisay la lettre suivante :

A M. le rédacteur en chef du *Journal de Gnafron* :

Vous me permettrez d'occuper vos colonnes par quelques observations que l'apparition de certaines feuilles m'a suggérées : le *Toqué*, dans lequel ceci devrait paraître, dort d'un sommeil trop profond pour que je puisse lui adresser ma lettre; cette circonstance m'a contraint à vous demander l'hospitalité pour elle.

Parmi les attaques dont la petite presse lyonnaise a été l'objet, une seule a mérité jusqu'à un certain point les honneurs d'une réponse, bien que ses arguments aient été trouvés par quelques-uns d'une bonne foi fort douteuse; je parle de la feuille intitulée le *Sifflet*.

Ayant quitté le *Toqué*, et le *Sifflet* ne s'adressant à moi que pour me reprocher de n'avoir pas corrigé l'épreuve du *Lyon nouveau*, et d'avoir, dans un autre article, employé un style semblable à celui de M. Charnal, je ne crus pas devoir lui répondre; je trouvais même ses critiques concernant un certain article de la feuille que j'avais quittée, en tous points semblables à celles que j'avais formées moi-même.

Le *Toqué* n'avait, du reste, jamais espéré au sujet de sa modeste feuille décimale le silence de la race des Bèotiens, qui a taxé d'ignorance grammaticale Hugo et Balzac.

Ce n'est pas pour lui un mince honneur de n'avoir manqué que d'orthographe.

Il y a tant de gens qui ne possèdent que cela en fait de qualités littéraires.

Le reproche de manquer d'idées ou d'opinion lui eût été plus sensible.

Mais aujourd'hui, à côté des petits journaux lyonnais il pousse une sorte de presse qui porte son numéro.

Avec celle-ci, il n'y a pas de polémiques à engager ni à soutenir.

Seulement, il est nécessaire, pour les petits journaux lyonnais qui poursuivent un but moral ou littéraire, de protester, malgré leur respect pour la confraternité littéraire.

La presse des départements, dont le réveil de notre ville a attiré l'attention, se livre, au sujet de nos feuilles récentes, à des commentaires qu'il est utile de faire cesser.

Il est surprenant, en effet, ainsi que le faisait remarquer la *Gironde* de Bordeaux, qu'à Lyon, la ville sainte, les lupanars aient maintenant leur organe, s'étalant en plein soleil.

Il appartient à certaines industries hybrides de compromettre les meilleures et les plus louables causes.

Etre sali par des adversaires semblables est pour la petite presse lyonnaise un certificat d'honorabilité, et je crois que la meilleure réponse qu'elle puisse faire à ses détracteurs, c'est de leur dire :

Voyez quels sont mes ennemis!

Après cela, il ne faut pas trop s'étonner si, marchant sur des scorpions, quelques-uns vous piquent!

Le journal de *Gnafron* étant l'organe de la décentralisation lyonnaise, j'ai compté, M. le rédacteur en chef, sur votre impartialité pour l'insertion de ma lettre, qui bien que personnelle, renferme une opinion que la petite presse de notre ville, je l'espère, ne désavouera pas.

Agréez, Monsieur, mes fraternelles salutations.

PAUL DUCISAY.

Va paraître le 2^{me} numéro du *Sifflet*, sous ce titre :
En avant les gones!

Le gérant, S. CHARNAL.

LYON. — IMPRIMERIE LABASSET, RUE LAFOND, 10.